

de là, sur la rive opposée, un combat inégal contre une vingtaine d'éclaireurs de l'avant-garde du commandant espagnol Topete. Plus tard on apprit que ce commandant marchait avec sept cents hommes pour supprimer l'expédition : plusieurs cadavres jonchaient déjà le sol, et les soldats mexicains battaient en retraite vers le pont, lorsque les deux guides parent, en suivant de près le bord de l'eau, se glissèrent parmi eux. Encouragés par leur présence, les hommes tinrent bon sans reculer; mais tout à coup ils virent s'avancer à peu de distance la tête d'une nombreuse colonne espagnole.

"C'est ici que nous devons mourir, dit aussitôt Andrés à Berrendo, pour moi du moins. Si le pont est forcé, c'en est fait de Teran et de mon honneur; ordonnez la retraite."

Berrendo fit ce que désirait le chercheur de traces, sans se rendre compte de son intention.

"Au pont! au pont," s'écria-t-il.

Les hommes obéirent, et tous se trouvèrent bientôt sur le pont mobile à la suite les uns des autres, présentant le rempart de leurs corps pour arrêter l'ennemi.

Un petit nombre d'Espagnols seulement avaient pu parvenir à s'établir à la tête du pont, qui tremblait sous la lutte. Andrés saisit alors la hache de l'un des soldats, et Berrendo vit, mais trop tard pour pouvoir s'y opposer, quelle était l'intention d'Andrés en disant que c'était là qu'ils devaient mourir. Au lieu de se servir de sa hache pour frapper les assaillants, il attaquait avec fureur les lianes qui soutenaient le plancher du pont. Heureusement l'élasticité de ces lianes tordues faisait rebondir la hache, dont le tranchant ne pouvait les entamer. Berrendo voulut s'opposer aux efforts du chercheur de traces; mais il fut au même instant obligé de disputer sa vie à un soldat espagnol, et ne put songer qu'à sa défense personnelle. Libre de ses mouvements, Andrés attaqua le pont d'un autre côté. Sa hache tranchait les courroies de cuir qui liaient bout à bout le plancher mobile, et Berrendo sentit que le pont allait manquer sous ses pas. Il venait, dans un effort désespéré, de se débarrasser de son antagoniste, et il cria à Andrés de ne pas le sacrifier avec lui: il n'était plus temps. Un dernier coup de hache venait de trancher le dernier lien qui tenait les planches réunies. Une trappe s'ouvrit aussitôt, par laquelle amis et ennemis tombèrent d'une hauteur de trente pieds dans les eaux ténébreuses du Playa-Vicente. Berrendo seul garda assez de sang-froid pour saisir fortement une des lianes qui flottaient au-dessus du fleuve et s'y retenir. Suspendu entre l'eau et le ciel, sans espoir de secours, il passa ainsi quelques secondes dans une terrible angoisse; puis, frappé d'une balle qu'on lui lança de l'autre bord et qui lui brisa l'épaule. Berrendo lâcha la liane à laquelle il était accroché. Quand, tout blessé qu'il était, il revint à la surface du fleuve au fond duquel il avait plongé, il essaya de distinguer ce qui se passait autour de lui. Tout était silencieux et morne; les eaux, assombries par la volute des rochers, coulaient tranquillement le long des berges à pic, qui ne lui offraient aucune surface pour y prendre pied. Il nagea néanmoins, en suivant le fil de l'eau, jusqu'au moment où désormais incapable de lutter pour conserver sa vie, il se sentit englouti de nouveau dans le fleuve. Le sentiment de sa conservation ne l'abandonna cependant pas complètement, et il ne tarda pas à s'apercevoir que ses derniers

et instinctifs efforts venaient de le faire aborder sur une des rives. Alors il perdit complètement connaissance.

Des heures entières s'écoulaient sans que Berrendo reprit ses sens. Avec le déclin du jour, des voix jusqu'alors muettes, commencèrent à s'élever dans les bois d'alentour; les bruits du soir succédaient au silence des heures brûlantes du jour, et le cœur de Berrendo recommençait à battre en même temps que ces déserts inanimés recommençaient à vivre. Enfin, au crépuscule, l'aventurier rouvrit les yeux, et la sensation d'une cuisante douleur lui apprit qu'il vivait encore. Il s'aperçut alors qu'il était couché sur une plage sablonneuse qui se déroulait comme un mince ruban le long de la base des rochers. A peu de distance de lui, deux cadavres étaient échoués sur le sable. Tout à coup un de ces corps, qui semblaient inertes, fit un mouvement et poussa un cri déchirant, horrible, qui fut répété par mille échos. Berrendo crut reconnaître la voix du chercheur de traces.

"Est-ce vous, Andrés? s'écria-t-il pendant que ce cri retentissait encore au fond de son cœur.

— Ah! c'est vous, Luciano. Dieu soit béni! reprit Andrés; venez, que je sente votre main."

Berrendo s'approcha comme il put, tandis que les bras d'Andrés s'étendaient comme s'il eût cherché à étreindre quelque objet invisible.

"Ne me voyez-vous donc pas?" s'écria Berrendo.

Et, avant qu'Andrés eût pu lui répondre, il remarqua qu'une blessure sanglante s'ouvrait à la place de l'œil unique du chercheur de traces: le malheureux était complètement aveugle.

"Je ne verrai plus la lumière du jour, ni Luz qui m'aimait, ni rien de ce qu'a créé la main de Dieu, reprit Andrés d'une voix brisée par la douleur; mais heureusement, ajouta-t-il, Dieu vous a envoyé vers moi."

D'étranges idées commençaient à traverser le cerveau de Berrendo. Le nom de Luz, prononcé par Andrés, venait de lui rappeler à la fois sa belle maîtresse et son rival, et il y avait au fond de son cœur un mélange de joie, de compassion et d'horreur.

"Je vous ramènerai au camp, dit-il; les soins ne vous manqueront pas, et peut-être tout espoir n'est-il pas perdu."

Le malheureux Andrés tourna vers Berrendo son visage défiguré par la pointe du poignard. "Oh! Luciano, s'écria-t-il, ce n'est pas pour me ramener au camp que j'ai compté sur vous. Je compte sur votre poignard pour me délivrer du poids de la vie. Tuez-moi, Luciano, tuez-moi, par pitié!

— Jamais! jamais!" reprit Berrendo; mais Andrés renouvela ses instances d'une voix plus suppliante, et Berrendo sentit que la lutte contre cette suprême volonté d'un mourant devenait impossible; au moment même où il se refusait encore par la parole à exaucer les prières du chercheur de traces, son bras portait convulsivement deux coups de poignards dans le cœur d'Andrés. Celui-ci expira sans prononcer un seul mot, mais en remerciant Berrendo par un dernier sourire.

Le lendemain, Berrendo put regagner le camp du général Teran, et il suivit les débris du corps d'expédition dans leur mouvement de retraite vers Tehuacan. Arrivé dans cette ville, il n'eut rien de plus pressé que d'apprendre à Luz la mort d'Andrés; il osa même se vanter de l'horrible service qu'il lui avait rendu. Les malédictions que la jeune fille appela sur sa tête, les